5.22



# SOUNETS TROUBATS DINS LA PARLADURA DE FRANCESA DE CEZELIS











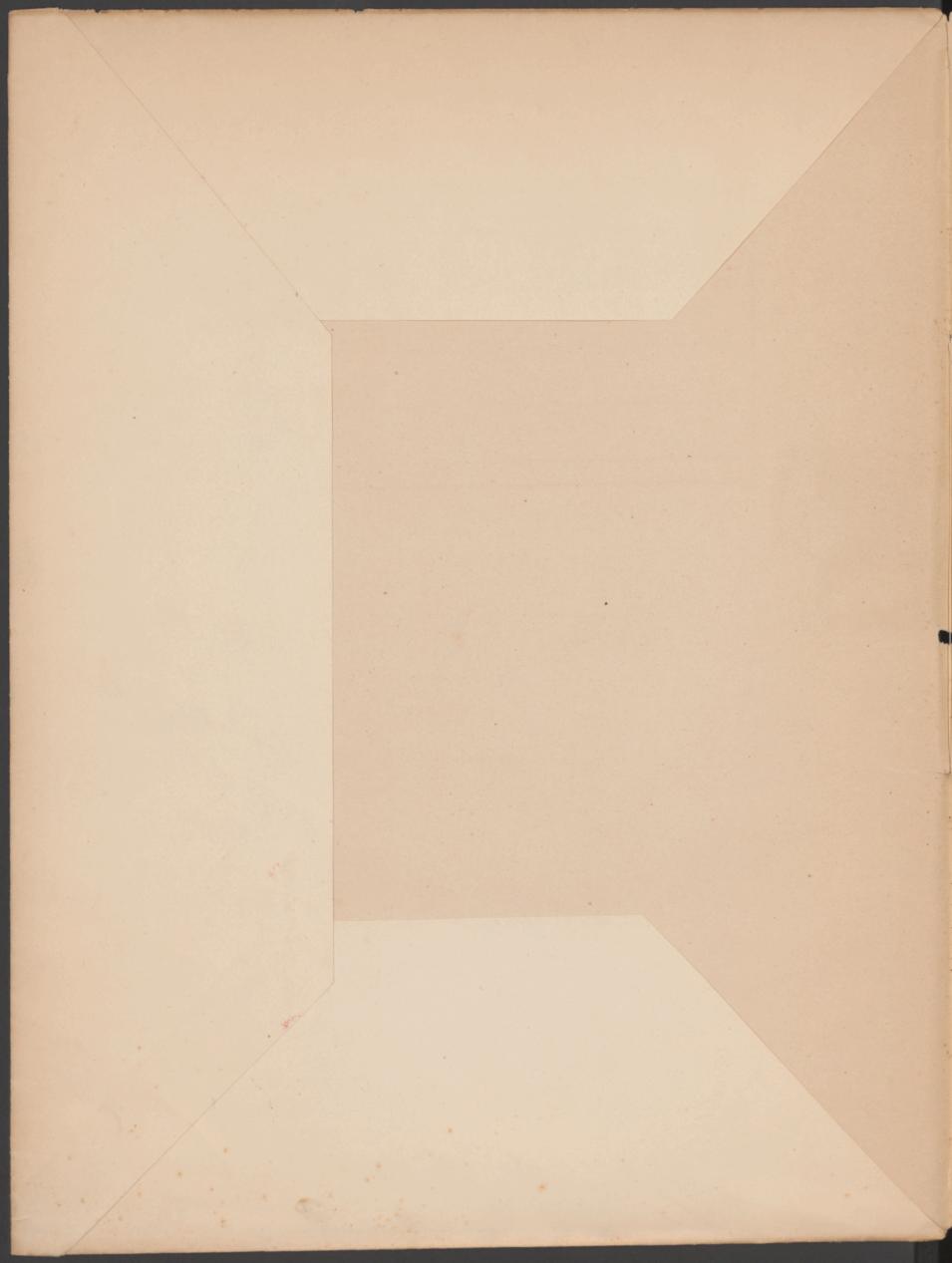
SOUNETS TROUBATS
DINS LA PARLADURA
DE FRANCESA DE CEZELIS



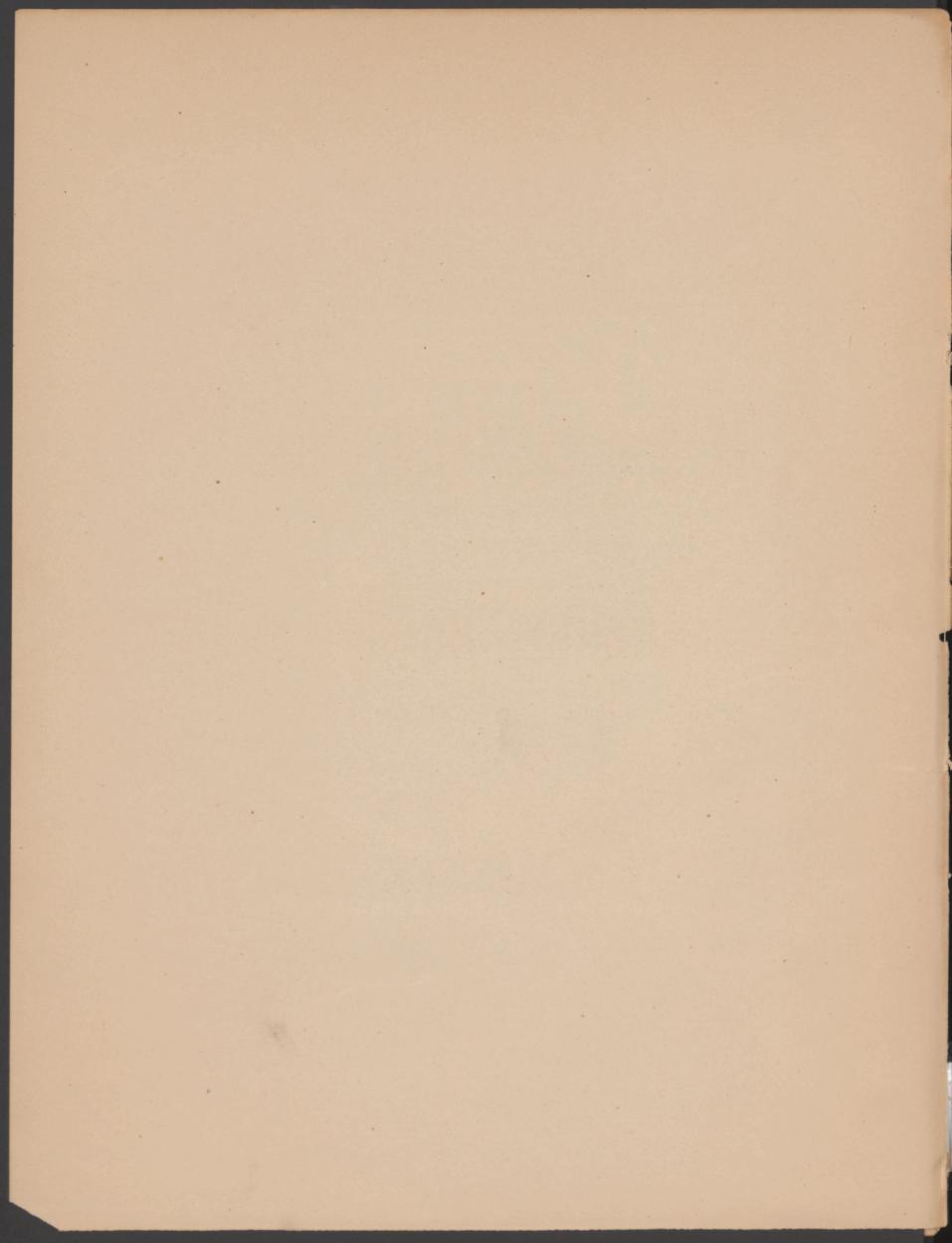








1160) a monsieur Camille Chabaneau, Avre les mulleurs d'eny

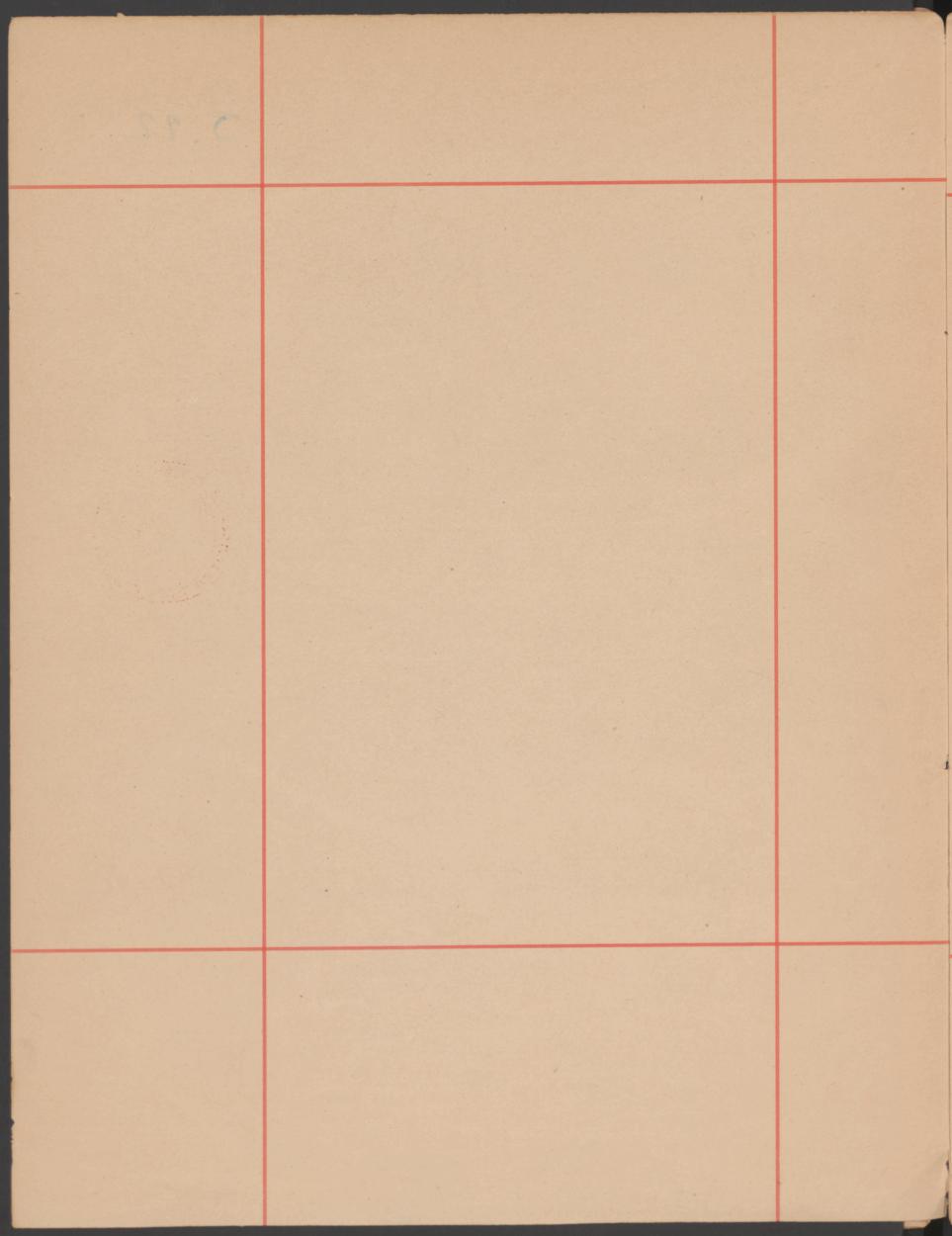


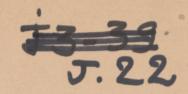
5.22



SOUNETS TROUBATS DINS LA PARLADURA
DE FRANCESA DE CEZELIS







# SOUNETS

TROUBATS

# DINS LA PARLADURA

# DE FRANCESA DE CEZELIS

PER LOU JOUR DAU MARIDAGE

(XXIX AUTOBRE MDCCCCI)

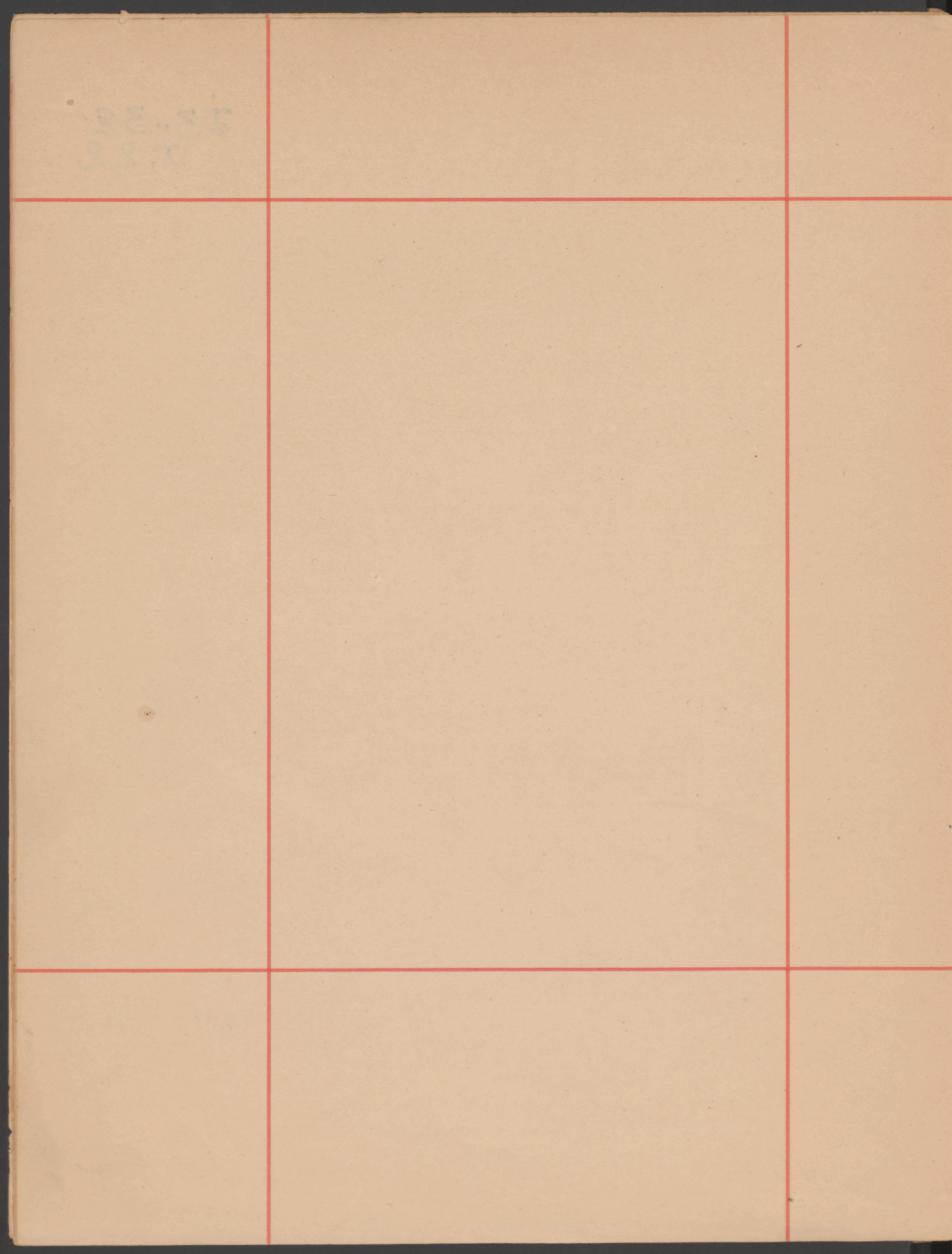
DE

MARIA DE LAFORGA

E DE

PEIRE, BAROUN DE RIVIEIRAS





### FRANÇOISE DE CEZELLY

FUT-ELLE DE RACE GALLO-ROMANE OU DE RACE GERMANIQUE?

### A MONSIEUR CAMILLE LAFORGUE

ANCIEN PRÉSIDENT DU CENTENA RE DE FAVRE

MON CHER AMI,

Je vous sais gré de m'avoir annoncé les fiançailles de Mademoiselle Marie Laforgue et d'avoir permis que votre nom fût placé en tête de ces lignes philologiques.

« Les mariages, dit un proverbe languedocien, sont écrits dans le ciel et s'accomplissent sur la terre », les uns au mois de mai, « lou tems flourit ounte espousoun la bela », où les villageois de l'Agenais ont encore coutume de chanter les vers gardés à notre admiration par Jasmin et Brissaud; les autres au lendemain des fêtes de Pâques, alors que l'âme, mieux retrempée dans les « Sursum corda » de la vie, est aussi mieux disposée à comprendre la double existence qui doit perpétuer en même temps la famille, la

patrie et la cité.

Cette fois, ce n'est ni aux lendemains de Pâques, ni aux jours préférés par le monde antique, que l'union de Mademoise'lle Laforgue et du baron Pierre de Rivières sera célébrée; c'est à la terminaison des vendanges, à la fin de cette automne, plus belle dans le Midi que beaucoup de printemps; c'est à la veille de l'hiver, « époque de l'amour certain, profond et calme ». Et cela convient peut-être à des existences qui ont été un moment séparées par la tourmente du monde chinois, à deux âmes qui ont dû se demander souvent si le retour était possible à travers tant de mers lointaines ou périlleuses, tant de races étranges ou contraires, tant de sièges meurtriers, d'assauts barbares ou de sanguinaires horreurs.

Certes, l'épithalame helléno-latine, avec les libertés et les lacunes qu'elle atteste dans les vers de Théocrite, sur le mariage d'Hélène — ce mariage qui fut le prélude d'un premier conflit entre l'Asie et l'Europe — ou dans les vers de Catulle, écrits sur les noces de Manlius Torquatus et de Julie, presque au moment où le même conflit allait s'émouvoir encore sous les querelles d'Octave-Auguste, de Marc-Antoine et de Cléopâtre, ne pourrait être de saison aujour-d'hui. Encore moins les contemporains du poète de la Sicile et de l'auteur du « Moineau de Le-bie » pourraient-ils comprendre à la faveur de quelle évolution de mœurs, de sentiments et d'idées, l'épithalame des anciens semble, à l'heure actuelle, un exercice de poésie périmée, « un airain plus sonnant et une cymbale plus retentissante » que ne l'eût dit saint Paul.

Fallait-il ce préambule pour m'excuser, auprès de vous et auprès du baron Aimon de Rivières, qui fut, si je ne me trompe, notre collègue commun à la « Société pour l'étude des langues romanes », d'avoir, à propos des noces du 29 octobre, tenté d'éclaircir les origines ethniques de la femme qui a mérité le titre de « Jeanne d'Arc languedocienne », bien que son sacrifice n'ait pas été aussi douloureux que celui-là même qui a pris fin sur le bûcher de Rouen?

Une intéressante monographie d'Alfred Barlet a mis en lumière (1) les noms à demi effacés de quatre ancêtres de Françoise de Cézelly, l'héroïne de Leucate, au temps où Henri IV s'essayait à devenir le premier « roi de France et de Navarre. »

Étienne, le plus ancien des Cézelly signalés dans ce travail, appartenait, en 1487, à la juridiction des Consuls de Mer de la ville de Montpellier; Pierre figurait dans la Cour du Bayle en 1506, et Claude, dans le Consulat de Ville en 1534. Jean, le père de l'héroïne, était président en seul de la Chambre des Comptes de Languedoc de 1533 à 1536.

Alfred Barlet faisait remarquer, en outre, que Louis XI, devenu maître du port de Marseille, par suite de l'acquisi-

<sup>(1) «</sup> Félibrige latin », VIII (Armanac), 19 et x (Armanac), 88 et suiv. (Communication faite en séance du 24 mars 1896.)

tion de la Provence, écrivit à Montpellier pour qu'on envoyât dans la grande ville provençale deux hommes habiles aux choses de la mer. L'un des délégués fut Étienne de Cézelly, le même qui revêtit la robe consulaire en 1487.

« On doit, ajoutait l'auteur, tirer de ces faits la conclusion que, à diverses reprises, la famille de Cézelly a joué un rôle à Montpellier et qu'elle en était peut-être originaire. »

Des recherches entreprises, il y a quelques années, dans les listes consulaires des XIIIº et XIVº siècles, m'ont fait rencontrer un nom appartenant à la même famille. C'est celui de Jean de Cézelly, qui figure en 1412 parmi nos consuls sous la forme romane de « Johan Ceseli ». Il est donc antérieur de soixante-quinze ans au plus éloigné de ceux qu'a signalés Barlet et prouve, une fois de plus, l'existence relativement ancienne de la famille qui nous occupe.

Par quels liens Étienne, Pierre, Claude et Jean de Cézelly se rattachaient-ils à la famille de saint Roch? Je n'ai pas à l'examiner ici. Il me suffira de constater que cette parenté, mentionnée par le Père Le Moyne, dans sa «Gallerie (sic) des Femmes fortes » (1), paraît avoir été acceptée, accréditée même, par les Cézelly, et que le Père Paul de Barry, le dernier des fils de l'héroïne, l'a vraisemblablement indiquée à l'auteur de cet ouvrage.

Il serait plus intéressant de savoir si la Jeanne d'Arc languedocienne fût de race germanique ou gallo-latine, mais la question est difficile à résoudre, peut-être même insoluble, et tant vaut-il, dès le début, dire qu'elle commande certaines conjectures.

Il peut être, en des cas très rares, permis de déduire des actes, des œuvres ou des paroles d'un homme, de ses inclinations ou de ses mœurs, la forme de ses traits, la configuration de sa tête, sa taille même et parfois son maintien. Pour ne citer que quelques exemples de la règle, Louis XIV, Fénelon et Richelieu sont inséparables des traits que la gravure a popularisés; Racine n'eût point sorti de son cœur les touchantes créations de Monime, d'Esther et d'Iphigénie, si la nature lui avait donné les traits anguleux et sardoniques de Despréaux; l'esprit de saint Vincent de Paul ou de

<sup>(1)</sup> Paris, de Sommaville, 1647, in-folio, p. 213-220.

saint François de Sales — je les cite à dessein, parce que leurs conformations céphaliques paraissent dissemblables — n'aurait jamais habité sous les masques de Cambronne et de Napoléon I<sup>er</sup>.

A un point de vue plus général, la disposition externe du nez et sa courbure, assez prononcée en certaines familles de l'Occident européen, sont un indice, non pas toujours d'origine hébraïque, au sens strict de la race noble de Judée ou de la descendance de Jacob, mais plutôt au sens cananéen, en ce qui touche la population inférieure de la Palestine, celle qui, à la différence du Juif espagnol ou portugais (« du Marran », comme on disait jadis en Languedoc), semble représentée aujourd'hui par les Juifs d'Allemagne, de Russie et de Roumanie.

Si l'on pose en axiome probable, que les éléments galloromains du midi de la France montrèrent, après la disparition de l'impératorat d'Occident et l'entrée des invasions germaniques, moins d'aptitudes militaires que de préférences administratives et judiciaires, on ne saurait disconvenir que les fonctions exercées par les cinq Cézelly, que nous connaissons à l'heure actuelle, ne soient des présomptions favorables à une descendance latine (1).

Juger des origines ethniques d'une famille sur les inclinations, les habitudes et les fonctions que quelques-uns de ses membres montrèrent, ou remplirent dans l'espace de deux siècles aussi divers et aussi mouvementés que le XVe et le XVIe de notre ère, reste, au fond, très délicat et très hasardeux à la fois. Je serais moins hésitant, s'il s'agissait du mari de l'héroïne, dont quelques-uns des ancêtres, à partir de 1285, furent de « valeureux chevaliers », et moururent militairement ou tragiquement, au service du Béarn, de la Bourgogne et de la France.

(1) J'écarte naturellement les traits de Françoise de Cézelly, tels qu'ils résultent du buste qui est à la Préfecture de l'Hérault. Tout le monde sait que si le mérite de cette œuvre n'est pas contestable, elle n'a qu'une valeur fort douteuse en tant que ressemblance physique. Le portrait de l'héroïne de Leucate est encore à découvrir.

Votre amitié me pardonnera, je l'espère, une entreprise aussi nouvelle et aussi conjecturale.

Quelle est, tout d'abord, la prononciation languedocienne du nom de Cézelly et de tous les noms dont la terminaison est la même ?

Cette prononciation revêt deux formes: la première en « eli », la seconde en « elis », l'une et l'autre accentuées très nettement sur l' « e ». La forme « elis » est celle qu'affectionnent surtout les gens de la campagne. On peut affirmer qu'elle représente la phonétique rustique du Languedoc.

La géographie de l'une comme celle de l'autre est impossible à fixer, car elles se pénètrent mutuellement, la même ville offrant tour à tour la prononciation « eli » et la prononciation « elis » : on rencontre à Montpellier les noms propres « Borely, Bourrelly, Gély, Mabelly, Vergely », qui, en languedocien, sonnent indifféremment sans « s » et avec l' « s ».

La ville de Cette a eu des « Gély » qui appartenaient, il y a soixante ans, à la classe la plus modeste de sa population ouvrière. L' « s » final ne s'y faisait pas sentir et le féminin du nom était « Gelha (Dona Gelha, Mos de Gelha) », tandis qu'à Lodève, le nom de notre confrère Prosper Gély est toujours prononcé « Gelis » par le peuple. C'est de cette forme sifflante que le spirituel félibre a signé, il y a quinze ans environ, un petit recueil de poésies. (I)

On trouve des « Cancelis » à Clermont-l'Hérault, des « Meinelis » et des « Meinelly » à Saint-Bauzile de Montmel et à Lunel.

(1) « L'Oulada, recueil de poésies patoises, par Prosper Gélis. » Lodève, E. Corbière, 1885, petit in-8°, 64 pages.

L' c e » s'adoucit en « i » sur une foule de points. C'est ainsi que la forme languedocienne « Gelis » est devenue « Gilis », dans le nom d'un médecin de Montpellier. « Vergelis » est devenu « Virgilis » à Nissan (Hérault). Voyez p. 114 des « Amouros », de M. Emile Barthe (Béziers, Sapte, 1901, in-8°). Il en est de même dans une foule de mots languedociens : on dit à la fois : « enteressat, estanciur, estieu, Mount-peliè » et « interessat, stanciur, istieu, Mount-piliè . » Dans notre ville l'ancienne rue du Saint-Sacrement, aujourd'hui rue de Candolle, était communément désignée sous le nom de « carrieira dau Sint-Sacrament. »

Marius et Victor Bourrelly, le premier surtout, ont laissé de brillantes pages à la poésie provençale, et à Pertuis (Vaucluse), les deux Martelly n'ont été ni moins connus, ni moins estimés.

Le nom de Cornély appartient à la littérature politique du français, mais il existe aussi en tant que nom de château dans le Midi, notamment aux environs de Lasalle (Gard) (1).

Fabre d'Olivet, dans son églogue de « la Rena », fait dialoguer ensemble « Geli » (Gilles) et « Jordy » (Georges), pour soumettre ensuite leur différend pastoral à « Tout-ousap » (Celui qui sait tout .

Un village des environs de Montpellier porte le nom de « Sent-Dresely » et « Sent-Dresery », en français administratif « Saint-Drézéry, tandis que trois autres villages revendiquent la forme « Bausely » (Saint-Bauzile-de-la-Silve, Saint-Bauzile-de-Montmel et Saint-Bauzille-de-Putois), également donnée à Saint-Bauzély (Gard), à Saint-Beauzely (Aveyron), à Saint-Bauzile (Tarn), à Saint-Beauzile (Lozère), Saint-Beauzire (Haute-Loire) et Saint-Beauzire (Puy-de-Dôme) (2).

Enfin, on rencontre çà et là des « Aurely », des « Armelly », des « Amelly », et vous n'ignorez pas, mon cher ami, que ce dernier nom représente philologiquement celui que portait Amelius, moine limousin de l'abbaye de Dalon, devenu en 1144 le deuxième abbé du monastère de LocDieu en Rouergue.

En écartant de ces noms ceux qui pourraient prêter à confusion ou à doute, il faut tout d'abord remarquer que le nom de Virgile («Publius Virgilius Maro») prévaut dans les nombreux « Vergely, Vergelis » et « Verzely » que l'on rencontre sur tous les points du Languedoc.

« Gely » et « Gelis » représentent « Egidius » dans le

(I) Frossard, « Nimes et ses environs à vingt lieues à la ronde ». Nimes, 1834, t. I, p. 103.

(2) Il est plus que probable que Saint-Bauzeil (Ariège) et Saint-Bazeille (Lot-et-Garonne) représentent le même nom

Les formes francisées en « Bazile » sont assez fréquentes. On en trouve dans l'Ardèche, la Corrèze et la Haute-Vienne.

nom du poète lodévois, dans ceux de la ville de Saint-Gilles (Gard), (Sent-Gely en languedocien), des villages de Saint-Gely-du-Fesc (Hérault) et de Saint-Chély (Lozère) et enfin dans le «Pıla Saint-Gely» de Montpellier, par lequel le voyageur du moyen âge gagnait la ville, dont le merveilleux portail d'église fait l'admiration des archéologues et des méridionalistes.

Le nom de « Cornély » ne peut être apparenté qu'à la forme latine de « Cornelius, celui « d'Aurely, » à la forme « Aurelius », celui de « Dresely » à la forme « Desiderius. »

« Meinelly » et « Meynelly » ne nous reportent-ils pas à « Menenius », l' « n » latin de la troisième syllabe ayant fait place à un « l » par l'antipathie que la phonétique du peuple éprouve toujours à l'égard d'une répétition de certaines consonnes dans la syllabe qui suit immédiatement celle qui vient d'être prononcée ?

Si le « Cancelis » de Clermont semble évoquer une sorte de « Cancilius », les « Ceseli », « Cezelly » et « Cezellis » de notre héroïne nous ramenent à la forme « Cecilius ». Ils expliquent le prénom féminin « Cezilia », que les censives du « Mémorial des Nobles » donnent à deux femmes, l'une dont le nom de famille n'est pas indiqué, tandis que l'autre est qualifiée de sœur de « Petrus de Bizanchis » ? (1)

L'étymologie de « Cezellis » « Cecilius » ne me semble avoir été donnée nulle part; il est cependant juste de reconnaître aux Jésuites du XVII° siècle qui avaient, plus que les autres classes de la société française, le sentiment des finesses du latin, le mérite de l'avoir soupçonnée. Dans la copie du testament du 2 novembre 1613, qui existe aux archives du département de l'Hérault, l'héroïne de Leucate se nomme et signe elle-même Françoise de Cézelly, mais cette copie, qui fut vraisemblablement envoyée en Cour de Rome pour justifier la demande de vente d'une partie de ses biens et l'établissement du collège des Jésuites dans la rue

<sup>(1) «</sup> Liber Instrumentorum memoralium », Cartulaire des Guillems de Montpellier, publié d'après le manuscrit original par la « Société archéologique ». Montpellier, Jean Martel, 1884-1886, in 4°, p. 472 et 474.

actuelle du Collège, porte en titre ces mots indicateurs: « Testament de Madame Cecely », attestant ainsi qu'à cette époque l'origine latine du nom ne faisait pas doute pour les lettrés (1).

Je justifierai ce que ces assimilations peuvent avoir de nouveau, en vous faisant remarquer, mon cher ami, que les noms propres de « Thibéry, Tibéry, Tubéry » et « Tuféry »; « Auzéby » et « Auzépy » ; « Rathery, Rateiry » et « Ratery »; « Rougery », « Varnery » et « Barnery », si communs dans le midi languedocien et provençal, reportent historiquement aux formes de « Tiberius », d' « Eusebius », etc. La première rappelle tout à la fois : 1° le successeur d'Auguste, l'empereur aux mœurs dures et contestées; 2° le martyr qui souffrit la mort en même temps que Modeste et Florence; 3° un nom de lieu du département de l'Hérault (Saint-Thibéry dans le canton de Pézenas) que l'on fait remonter à l'antique « Cessero » des Volques Tectosages, et enfin — « risum teneatis » — les proverbes languedociens sur le « barroul de Sent-Tubery ».

Les « Varnery » et « Warnery », de Montpellier, descendent, linguistiquement parlant, d'un fils de saint Guilhem d'Aquitaine, le fondateur du monastère de Gellone dans les premières années du IX° siècle. « Warnarius » — tel est son nom — a produit, à côté de sa forme carolingienne les formes de « Guarnier, Garnier, Granier » et « Grenier ».

Nous sommes donc en présence de noms d'origine et de

(1) Quelques mots en « us » suivent la règle de ceux en « ius », mais ce cas est àbsolument sporadique. Je ne connais que celui d' « Angelus » (dans la prière « Angelus Domini» ...) qui devient « Angeli » à Marsillargues (Hérault), ainsi qu'on le voit dans le petit poème des « Vendemia » de Jules Granier:

La plana nusa, qu'enmantela
Lou gris et mourdent plouvinàs,
Ven bela, de pus en pus bela...
Couma de dedinc leis armàs,
Alor s'espandìs de tout caire
Lou soun dindinaire, argentin,
D'un angeli qu'au grand matin
Monta e mouris dinc lou terraire.

« Félibrige latin », IX, .69.

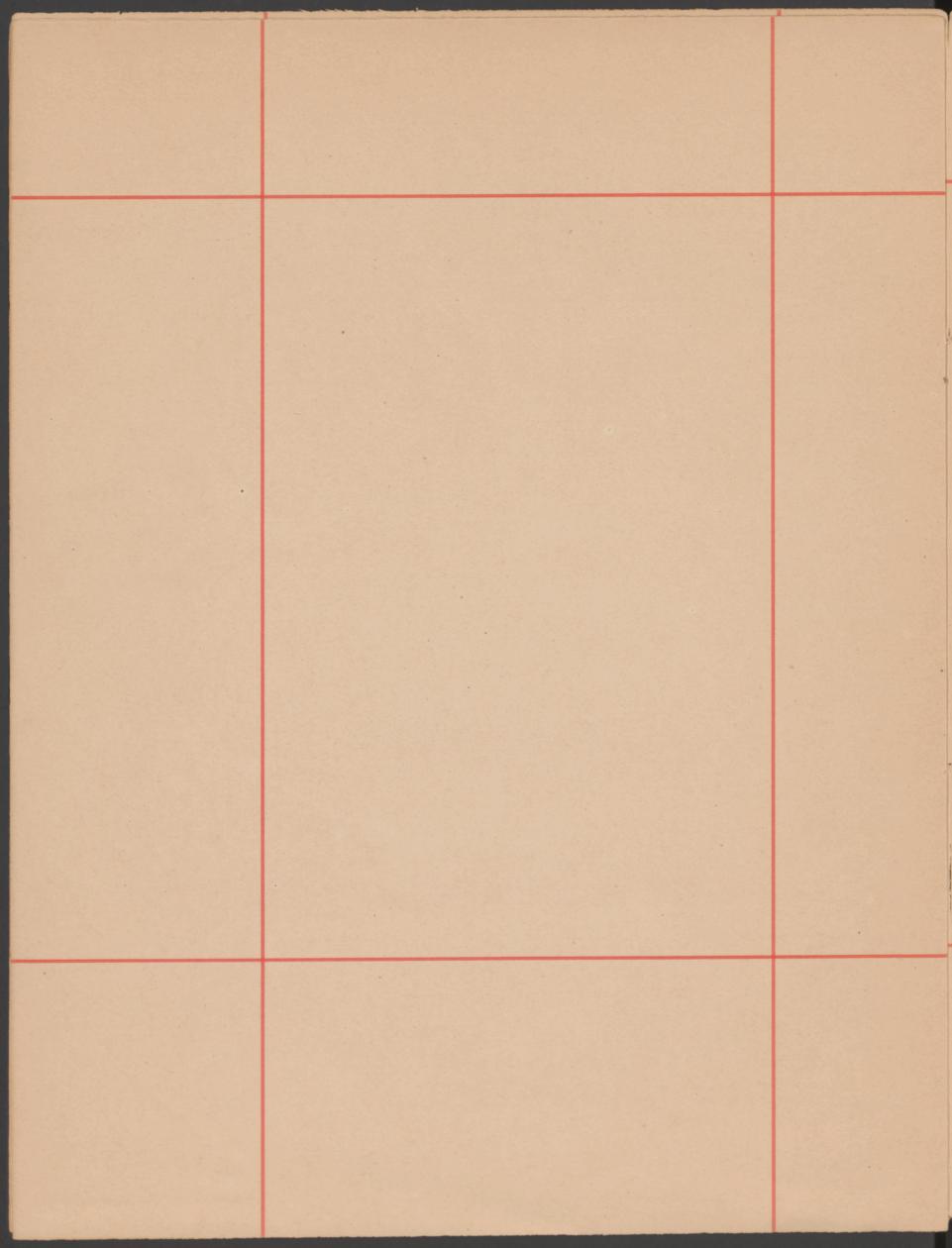
terminaison latine et s'il y a une présomption assez grande à déduire d'une simple constatation de ce genre l'origine gallo-romane d'une famille, il y aurait tout au moins négligence à ne pas en tenir compte, à titre conjectural.

Je vous demande pardon de cette missive, peut-être un

Je vous demande pardon de cette missive, peut-être un peutrop philologique, et je vous renouvelle, avec mes vœux les meilleurs en faveur de la future baronne de Rivières, l'expression de ma cordiale amitié.

Louis-A. ROQUE-FERRIER.

Montpellier, le 20 octobre 1901.



### LOUS DOUS POLES

### A MARIA DE LAFORGA

— « De l'en naut de la terra amai de soun enbàs, Vole counquerre, un jour, l'un e l'autre reinage; Tras sous barris de nèu, de silampa e de glas, Tenoun, s'ou m'es avis, un elisenc parage,

» Lous aubres de la Luna amai soun castelàs,
Una mar sema e douça em un poulit isclage! »
— « Nèu de Janviè souvent vòu tant qu'un fumeràs.
Aqui n'auràs tout l'an sus mar, mount e rivage.

» Se tous blats soun sans crei, tous aubres estequits, Vai i'en querre tant-lèu una plena barcada! » Me rebeca la sciença en sous libres frounzits.

Ieu qu'aime moun pantai mai que rosa de prada, Vous i'ai bastit dejà tout un oustau de fada, A fenestras d'or linde, à teule de rubìs!

### LES DEUX PÔLES

### A MARIE LAFORGUE

— « Du haut comme du bas de la terre [des deux pôles], je veux conquérir, un jour, l'un et l'autre royaume; derrière leurs murs de neige, de tempêtes et de glace, ils renferment, à mon avis, un pays élyséen,

» Les arbres de la Lune et son château-fort, une mer tranquille et apaisée et des îles heureuses! » — « Souvent neige de janvier vaut autant qu'un fumier. Là, tu en auras toute l'année sur la mer, les monts et le rivage.

» Si tes blés ne croissent point, si tes arbres sont chétifs, va vite en chercher un plein vaisseau! » me réplique la science en ses livres revêches.

Moi qui aime mon rêve plus que rose de prairie, j'y ai déjà bâti pour vous une maison de fée, à fenêtres d'or pur et toiture de rubis!

### L'ANEL DE MARIDAGE

A PEIRE, BAROUN DE RIVIEIRAS

Nobi, portes de lion l'anel de maridage E, couma Ulisse, pos tene lenga long tems De l'Indenc aucian, de l'antique parlage, De la mar e dau front jaunilhous dau Sinenc.

Diràs, jout un ciel nou, un nouvel estelage, Lous temples e la tourre aussada de Nanquenc, Tout ce que fai qu'om crei i'abourdà lou ribage D'una planeta estranja ou d'un pople anourmenc.

Mais astres, lugars, terra à lusiments prigoundes, Estelages toumbants, flamejaments de mort, Emperaires gardats au fin founs das cinq moundes,

Ou muralhant soun pople en inmense redort, Escaliès de gigant mountant vers d'ahours moundes, Per ela comtoun mens que lou doun de toun cor!

### L'ANNEAU DE MARIAGE

A PIERRE, BARON DE RIVIÈRES

Fiancé, tu portes de bien loin la bague de mariage et tu peux, comme Ulysse, parler longtemps de l'Océan indien, du langage antique, de la mer et du front jaune des Chinois.

Tu diras, sous un nouveau ciel, la vue d'étoiles nouvelles, les temples et la tour élevée de Nanking, tout ce qui fait que l'on croit y aborder le rivage d'une planète étrange ou d'un peuple anormal.

Mais astres, Vespers, terres à colorations profondes, chutes d'étoiles, flammèches de mort, empereurs gardés [comme Napoléon Ier], au fin fond des cinq parties du monde,

Ou cloturant leurs peuples (comme Thsin-Chi-Hoang-ti), par une immense muraille, escaliers gigantesques dressés [sur la montagne sacrée du Tai-shan] vers un azur immaculé, comptent moins pour elle que le don de ton cœur!

### LOU PLOURUN DE VENISA

A LA BAROUNA MARGARIDA DE RIVIEIRAS

Me sembla qu'un souscage Monta de l'er salin que poumpoun tous oustaus; Sutieu e dous, salis plan-plan das pedestaus De toun lioun alat, das sents de toun gleisage.

Aire e ciel portoun dou de l'antic trioumfage Sus lou Turc de Mahoum e Tervagant, las naus De Genas la superba, e das doges annaus Que trasien à la mar un anel de noviage.

Pintret, lou Verounés, ta reinala bèutat Dins la seda e dins l'or acampats de tout caire, Dins lou trefouliment d'un pople navigaire.

Sus lou Pont-dau-Plagnun, un moument assetat, Ieu cante toun veusage e me dise, pecaire:

— « Jamai plours de felibre an, lous morts, revieudat! »

### LE PLEUR DE VENISE

A LA BARONNE MARGUERITE DE RIVIÈRES

Il me semble qu'un soupir s'élève de l'air chargé de sel qui pénètre tes maisons; subtil et doux, il sort lentement des piédestaux de ton lion ailé, des saints de tes basiliques.

Air et ciel portent le deuil des triomphes antiques sur le Turc de Mahomet et Tervagant, les navires de Gênes la superbe, et ceux des doges annuels qui jetaient à la mer un anneau de fiançailles.

Le Véronèse peignit ta royale beauté au milieu de la soie et de l'or recueillis de toute part, dans les joies d'un peuple navigateur.

Sur le Pont-des-Soupirs, assis un moment, moi, je chante ton veuvage et je me dis, hélas: — « Jamais pleurs de poète n'ont réveillé les morts! »

### LOU CAMI ROUMIEU

AU BAROUN AIMOUN DE RIVIEIRAS

An passat de Roumans, de Cònsous devastaires, Dessus ta granda dralha, ô pople regidou, E plour das espoilats, clamun das batalhaires, S'aubouravoun pus forts à chaca crousadou!

Ioi, lou cocha-vestit, lou paure, lous cassaires, Van jougà la quatreta en la ginesta en flou; Dessus lous rocs plantats, d'eurilhous escalaires Rousigoun; letra à letra, un noum d'emperadou.

La louva, jout tous ponts, vai pas pus de coudrilha, L'aigla, entre que te vei, s'escarta en gingoulant, Idoula soun sadoul de funebra mestria.

Ieu soul, au pichot jour, m'en vau d'aise trepant Per saupre se poudrai, adevespre ou deman, Te mandà 'n sou marcat d'Auguste à l'efigia.

### LA VOIE ROMAINE

AU BARON AIMON DE RIVIÈRES

Des Romains et des Consuls dévastateurs ont cheminé sur ta grande voie, ô peuple toujours roi, et les pleurs des vaincus, les clameurs des combattants, s'élevaient plus forts à chaque croisière de route.

Aujourd'hui le couche-vêtu, le pauvre, les chasseurs, vont jouer à la quadrette parmi les genêts fleuris, tandis que, sur les pierres milliaires, de petits lierres montants, rongent, lettre par lettre, un nom d'empereur.

La louve, sous tes ponts, ne va plus de compagnie, l'aigle, aussitôt qu'elle te voit, s'écarte en gémissant; elle ulule à satiété, avec une funèbre maîtrise.

Moi, seul au petit jour, je m'en vais cheminant d'aise, afin de savoir si je ne pourrai point, ce soir ou demain, t'envoyer un sou frappé à l'effigie d'Auguste.

### LOU BOS DE DIANA

A ROSA, VISCOUMTESSA D'ARMAGNAC

Naut era lou bouscàs e siau lou pensament Que soun oumbra trasiè dessus lou passejaire. Las feras d'en Serrana ahissien aquel caire E ie passavoun pas, crenta de mouriment.

Cascalhava lou rieu jouta lou pin mouvent Que debana sous vers milhou qu'antic troubaire E jamai maselieira, ou soun ardit fringaire, Ausava per aquì caminà 'n soul moument.

Potas e roumanis, mentastre, espic sauvage, Doubrissien sa floureta au cagnard das roudans; Perfum, oumbra e sourel ie fasien soun jougage.

O Diana, es aquel jour qu'ai vist voste visage : A l'acrin d'aquel roc, escartaves lous rams E cercaves d'oumbrun e vouliàs de pausage!

### LE BOIS DE DIANE

A ROSE, VICOMTESSE D'ARMAGNAC

Haute était la forêt et calmes les pensées que son ombre jetait sur le promeneur. Les fauves de la Gévenne haïssaient ce coin de terre et n'y passaient pas, de crainte d'être tuées.

Le ruisseau murmurait sous les pins mouvants, chantant leurs vers mieux que d'antiques poètes et jamais femme de mas, ou son amoureux trop hardi, n'osèrent par là cheminer un seul instant.

Thyms et romarins, menthes, aspic sauvage, ouvraient leurs petites fleurs à l'abri des fondrières; parfums, ombre et soleil y jouaient ensemble.

O Diane, c'est ce jour-là que j'ai vu votre visage: au sommet de ce rocher, vous écartiez les branches et vous cherchiez l'ombre et demandiez de la paix!

### LOU GRAND COUNESTABLE

† MCCCCXVIII

A BERNAT, VISCOMTE D'ARMAGNAC

Maudisou sus la man que seguet sagatanta Dau pit de Bernat dous, en vila de Parìs, Car lous vermes secant la sava de la planta Qu'à chaca mila ans nai soun mens dus e couquis!

S'aviè vint ans de mai viscut, trenta ou quaranta, Lous barouns de Mount-fort, Jaumes qu'au rei Louvis Bailet castel, citat, drech e libertat santa; Enric e sous Gascous, serien ioi mens aunits;

Prouvença e Lengadoc vesien fin de desastres, Racina embé Moulieira eroun de Goudoulis, Malherba, renegant sous preferuns pignastres,

Dins Toulousa ou Bourdèus, causissiè soun païs, E l'Aucitan, qu'es ara una lenga de pastres, Veniè, per segurança, aquela de Paris!

### LE GRAND CONNÉTABLE

† MCCCCXVIII

A RERNARD, VICOMTE D'ARMAGNAC

Malédiction sur la main qui porta la mort dans la poitrine de Bernard II, en ville de Paris, car les vers qui dessèchent la sève de la plante qui naît tous les mille ans sont moins horribles et pervers!

S'il avait vécu vingt ans de plus, trente ou quarante, les barons de Montfort, Jacques le Conquérant qui, au roi Louis IX, [par le traité de Corbeil], livra château-fort, cité, droit antique et liberté sainte; Henri IV et ses Gascons, seraient aujourd'hui moins vitupérés.

Provence et Languedoc voyaient la fin de leurs épreuves, Racine et Molière étaient des Goudelins, et Malherbe, reniant ses opiniâtres préférences,

Choisissait son pays dans Toulouse ou Bordeaux, tandis que l'Occitan, maintenant une langue de pâtres, devenait, de façon certaine, la langue de Paris!

### LA CAMPANA DE QUARANTA

A MADAMA CAMILLA DE LAFORGA

Amai que t'age pas dounada Carlemagna Per marcà sa vitoria e la mort de Quarant, Sones, campana linda, alor que s'acoumpagna Vers la font batismala un manit à front blanc;

Sones, se fugissem l'iscla d'aqueste mounde, Se cau matà lou foulze e campejà l'ulhau, S'es per damoussà 'n fioc, astrugà dau Dieu mounde L'auba-ros qu'espelìs, miejour e l'emperau!

Autre tems, quand l'Anglés davalava en Biterra, Vestida de coumbat per mans de Pepesuc, Cridaves nioch e jour d'aparà nosta terra, De pas gaità darriès ni caminà pesuc.

Disiès au roumivau, qu'aviè perdut sa dralha, L'abadiè dau vilage e lou fum de soun fioc;

### LA CLOCHE DE QUARANTE

A MADAME CAMILLE LAFORGUE

Quoique Charlemagne ne t'ait pas donnée pour marquer sa victoire et la mort de Quarante, tu sonnes, cloche claire, alors qu'on accompagne vers les fonts du baptême un petit ange au front blanc;

Tu sonnes de nouveau, si nous fuyons l'île de ce monde, s'il faut prévenir la foudre et chasser l'éclair, éteindre l'incendie, annoncer le Dieu de toute pureté, à l'aube rose qui naît, à l'heure de midi, au crépuscule qui tombe!

Autrefois, quand l'Anglais descendait vers la ville de Béziers, vêtue de combat par les mains de Montpesuc, tu criais nuit et jour de défendre notre terre, de ne pas regarder derrière soi, ni cheminer lentement.

Tu disais au voyageur, qui avait perdu sa route, l'abbaye du

Au pauràs caminant au fort de la nevalha:

— « Aurai per tus de pan, s'as pas ni pan ni lioc. »

Aviès un esprit sant, una ama clarinela, Per plourà sus la França asclada à vint destraus; Per cantà, quand l'Anglés fugissiè la Pieusela, Quand Turena ou Villars roumpien lous Emperiaus!

Festeres milanta ans lous souldats de Sebaste, Qu'un dur emperadou faguet descapità, Sa fermetat davans ferre de glaive e d'aste, Sa fe que lous tourments pougueroun pas doundà!

Vengue de jours milhous, sounaràs la vitoria Que monta à soun pinacle un ome ardent e grand; Diràs Mahoum vencit en touta sa genoria, Sus sous enfants au sòu, lou trioumfe dau Franc;

Diràs lous Africans levats à ped de Mòrou, Lous poples liberats, grandits ou renaissents; Cinq moundes qu'un soul Crist per Dieu unique adorou, L'ome latin gagnant terras e countinents!

village et la fumée de ses feux; au pauvre cheminant au plus fort des neiges: — « J'aurai du pain pour toi, si tu n'as ni pain ni lieu! »

Tu avais une âme sainte et une âme émue, pour pleurer sur la France écartelée à vingt haches diverses; pour chanter, quand l'Anglais fuyait devant la Pucelle, quand Turenne ou Villarrs rompaient les rangs des Impériaux!

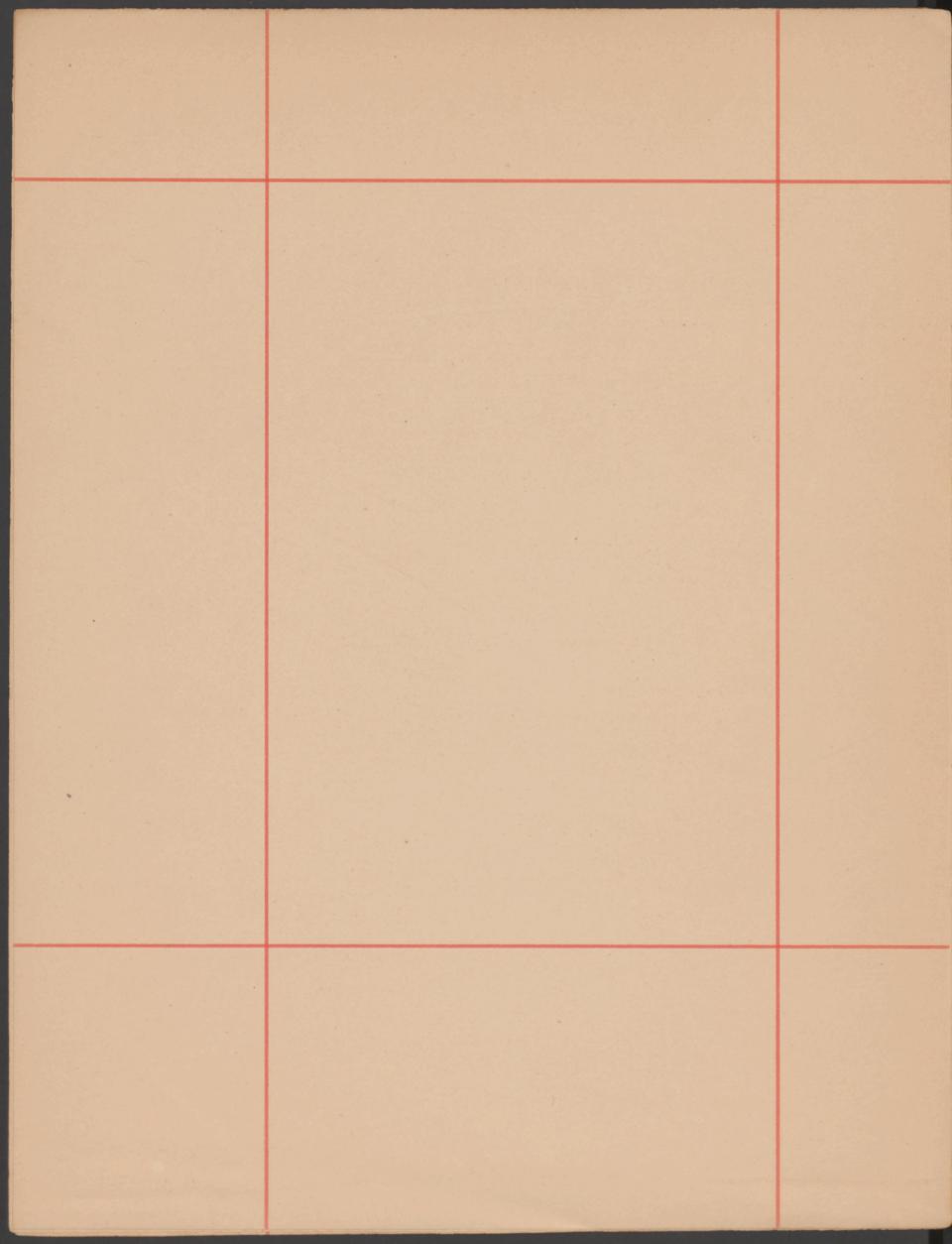
Tu as fêté pendant plus de mille ans les quarante soldats de Sébaste, qu'un mauvais empereur fit décapiter, leur fermeté devant le fer du glaive et de la lance, leur foi que les tourments ne purent jamais dompter.

Si nous étions en d'autres jours que les nôtres, tu sonnerais la victoire qui met à son pinacle un homme ardent et magnanime; tu dirais Mahomet vaincu, dans toute sa lignée; sur ses enfants abaissés, le triomphe du Franc;

Tu dirais l'Afrique que ne foulera plus un pied de More, les peuples délivrés, grandis ou renaissants; les cinq parties du monde n'ayant pour Dieu unique qu'un seul Christ, l'homme latin conquérant les continents et les terres du globe! Mais Dieu te fague linda e treva de baragna!
Sona ioi, sona cla, campana, sona à brands,
Per espousar un couple à pensaments crestians,
Qu'aco n'en cau be tant qu'un autre Carlemagna!
Louvis-A. de Roque-Ferrier.

Mais Dieu te fasse claire et trêve de paroles oiseuses! Sonne donc, sonne aujourd'hui, ô cloche, à grandes volées, pour fêter le mariage de deux époux à pensées chrétiennes, car ceux-là, ils sont aussi nécessaires qu'un autre Charlemagne!

Louis-A. ROQUE-FERRIER.



### LA CLOCHE

(1) « Nul objet, a dit Blavignac ( « La Cloche, études sur son histoire et sur ses rapports avec la société aux différents âges » (Paris, Didot, 1877, in-8°, pp. 449-451) ne se rapproche autant de l'homme que la cloche.

» Tout le monde lui accorde la « voix », par conséquent la « bouche »... Suivant le langage du fondeur, elle a une « tête », un « cerveau » ou « front », coiffé d'une « calotte » ou d'une « couronne »; des « oreilles », un « col », une « gorge » et une « panse ». Nous avons même rencontré une inscription qui la gratifie d'un « dos » sonore.

» L'Église lui confère un « baptême »; l'« inhumation » ecclésiastique lui fut accordée; enfin, au dire des textes campanaires, la cloche a une « âme ». On lit, en effet, sur plusieurs d'entre elles, une inscription qui se traduit par :

J'ai une âme sainte, et spontanée, pour honorer Dieu et l'invoquer touchant la délivrance de la patrie.

Deux cloches de l'ancienne cathédrale de Genève offrent cette inscription avec les dates 1481 et 1509; on la retrouvait à Jussy, dans le même canton, accompagnée du millésime 1519.

Voici le texte de cette dernière:

† Mentem sanctam spontaneam honorem Deo et patrie libérationem

» La Cloche de Saint-Pierre, coulée en 1481, offrait cette leçon :

Mentem sanctam spontaneam hateo honorem Dei et liberationem patriæ invoco.

» A en croire certains auteurs ......, cette inscription est spécialement genévoise; elle fait allusion à des événements politiques locaux; c'est un monument de « l'antagonisme où l'église catholique de Genève s'est trouvée vis-à-vis de celle de Rome, dans les siècles qui ont précédé « la Réforme », un monument par lequel « le chapitre de Genève demandait au ciel d'être délivré de la tyrannie que faisaient peser sur lui les chefs de l'Église romaine.

» Aucune de ces allégations n'a le moindre fondement. La formule qui nous occupe fut employée ailleurs qu'à Genève, et antérieurement. Nous l'avons lue à Aigle, dans le canton de Vaud, avec la date 1435, à Tarascon avec celle de 1469, à Saint-François de Lausanne en 1508, ainsi que dans plusieurs églises de la Bourgogne, sur des cloches appartenant au XVe et au XVIe siècles. Trois des cloches de Souvigny la présentaient aussi,

avec les millésimes 1403 et 1474. On l'employait également en Angleterre, témoin la cloche de Kenilworth, que le prieur Thomas Kedermynstre donna en 1402:

† Mentem. sanctam. spontaneam. honorem. Deo.
Patrie. liberacionem.
Angelum. pacis. Michael. ad. istam. celitus. mitti.
Rogitamus. aulam.
T. Kedermynstre. P. de. Ki.

» La cloche d'argent de Saint-Pierre de Genève présente l'inscription: Mentem sanctam, etc., entourée comme d'une garde par l' « Ave Maria » six fois répété. La petite cloche de Saint-Pierre de Rome, placée en 1610, offre le même texte accompagné de la même prière. Plusieurs autres cloches de la Ville Éternelle présentent cette combinaison qui se trouvait déjà sur celles de Sainte-Marie-Majeure, datées de 1285 et 1291. »

L'hôpital d'Aubrac, le Saint-Bernard du Rouergue, fondé en 1120 par Adalard, vicomte de Flandre, dans un lieu qui méritait alors d'être qualifié de « horroris et vastæ solitudinis », possédait cinq cloches, dit Arthémon Durand dans les notes de son poème « lous Gospijayres d'Oubrac » (Rodez, Deltour, 1892, in-8°, 40 pages). « Quatre furent enlevées à l'époque de la Révolution. Celle qui lui reste était la plus grande. Elle fut fondue en 1742, sous le domat de Sickere Gintrac, dernier dom d'Aubrac. On la nommait « la Cloche des Perdus ». Errantes revoca (appelle les égarés). »

L'inscription de la cloche donnée en 1456 à l'église de l'Observance de Montpellier — le lieu même où s'impriment'ces pages — par Jacques Vivens, vicaire général de Maur de Valeville, évêque de Maguelone, comte de Melgueil et de Montferrand, seigneur de Durfort, de la Marquerose et de Brissac, est ainsi conçue:

Laudo Deum verum, populum voco, congrego clerum, Defunctos ploro, peste:n fugo, festa decoro, Hæc vox cunctorum sit terror dæmoniorum.

J'ai dit ailleurs (« Armanac Mount-pelieirenc » de 1901, p. 59) que la célèbre « Chanson de la Cloche » de Schiller, une poésie languedocienne de Jean Laurès (lou Campestre, p.147) et « la Campana de Pignan » n'avaient fait que reproduire, en le développant, le thème des principales inscriptions campanaires du moyen âge et de l'Occident européen. (R.-F.).

### QUELQUES LIVRES

DE

FIANÇAILLES OU DE MARIAGE DU MIDI DE LA FRANCE DE LA CATALOGNE ET DE L'ITALIE

La bibliographie des livres de fiançailles et de mariage serait intéressante à dresser. Nous essayons de le faire ici en ce qui touche les vingt-cinq dernières années :

I. — « Lou Capelet nouviau de la felibresso d'Areno — Alès, 15 d'abriéu de 1882 ». Mount-pelié, Empremarié Centralo dou Miejour, 1882, in-8°, IV-112-IV pages.

II. — «Pèr li noço de Madamisello Tereso Depieds, emé soun cousin Marcèu de Brassier, marqués de Jocas ». Fourcauquié, 1884, in-8°, 16 pages.

III. — « Lou Maridage d'un felibre, pèr Francés Delille. » Ais-de-Prouvènço, Remondet-Aubin, 1882, in-12, 44 pages.

IV. — « Brout d'arangié pèr lou bouquet de la novio, acampa de la man d'En Jan Monné, pèr lou maridage de sa fiho Mario Monnè, emé Jousé Leydet, lou 25 de janvié 1887. » Paris, Duc, 1887, in-12, 60 pages.

V. — « Uno fèsto de famiho, pouèsio acampado per Louis Roumieux (de Nimes).» Avignoun, Aubanel, 1877, in-12, 56 pages.

Dans le nombre des chansons de noces signées du nom de ce félibre, il s'en trouve une en sept parties : « Vaqui Teodor, cansoun de Louis Roumieux ». (Avignoun, Aubanel, 1888, in-8°, 16 pages). Elle est tirée du livre de noces de Jean de la Croix Aubanel.

VI. — « Neuf Fleurs d'avril, à Juliette Rouvière, le jour de son mariage avec Henri Rouvière ». Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1894, in-12, 26 pages. Ces « fleurs » sont signées : Marc Rigal, Antoine Roux et Roque-Ferrier.

Antoine Roux est encore l'auteur d'une plaquette : « Per lou bouquet nouviau de Jana e Gabriel ». (Montpellier, 1900, in-12, 16 pages) et de divers chants de noces imprimés séparément,

VII. — « Lou Libre nouviau de Lauro e d'Anfos ». Avignoun, Aubanel, 1885, in-80, 54 pages.

VIII. — « Cant espousiéu e Flous de Brès ». A-z-Ais de Prouvènço, 1891, in-16, 30 pages. — « Cant nouviau e batismau, à moun fiéu, à ma nouero! » A-z-Ais de Prouvènço, 1897, in-80, 32 pages.

L'Italie et la Catalogne ont, peut-être plus que la Provence et le Languedoc, sacrifié au gracieux usage qui nous a valu le « Libre nouvial de Roso Laforgo e dal viscomte d'Armagnac ».

Pour la Catalogne, je citerai seulement, en exemple : « La Corona de bodes que à Francesch Ubach y Vinyeta y Paula Mascaro y Gauran, ofereixen llurs amichs », (Barcelona, Verdaguer, 1875, in-12. Entre autres poésies, elle renferme, de Matheu y Fornells : des « Cobles à la Mare de Deu de Provensa que 's venera à Forcalquier »; de Joan Sardá y Lloret : une traduction de « la Partènço de Reginèu », de Félix Gras, et de J. Thomas y Bigas : des « Cobles de Romeu Lull, « De hun proceheix Amor », imprimées pour la première fois.

Au nombre des publications motivées par le mariage de Joseph Pitrè — son nom a depuis très longtemps franchi les limites de l'Italie — il en est deux que l'on doit signaler à ceux qui voudraient réduire les livres de fiançailles et de mariage aux compliments et aux vœux de bonheur des amis de la famille.

I. — Celle de Mat. di Martino, dont les lecteurs de la « Revue des Langues romanes » n'ont pas oublié les curieuses énigmes populaires siciliennes. : « Solution de l'énigme cinq fois séculaire concernant l'ombre de celui « Che fece per viltate il gran rifiuto ». Noto, Zammit, 1877, in-12. C'est la version française de quelques pages de Frédéric Bergmann sur un passage de Dante, où il est question de Julien l'Apostat.

II. — Celle de Salvatore Salomone-Marino, qui est la réédition du compte rendu officiel d'un grand mariage au XVIe siècle : « Una festa nuziale celebrata nel 1574 e descritta da un contemporaneo ». Palermo, Montaina, 1877, in-8°, 24 pages.

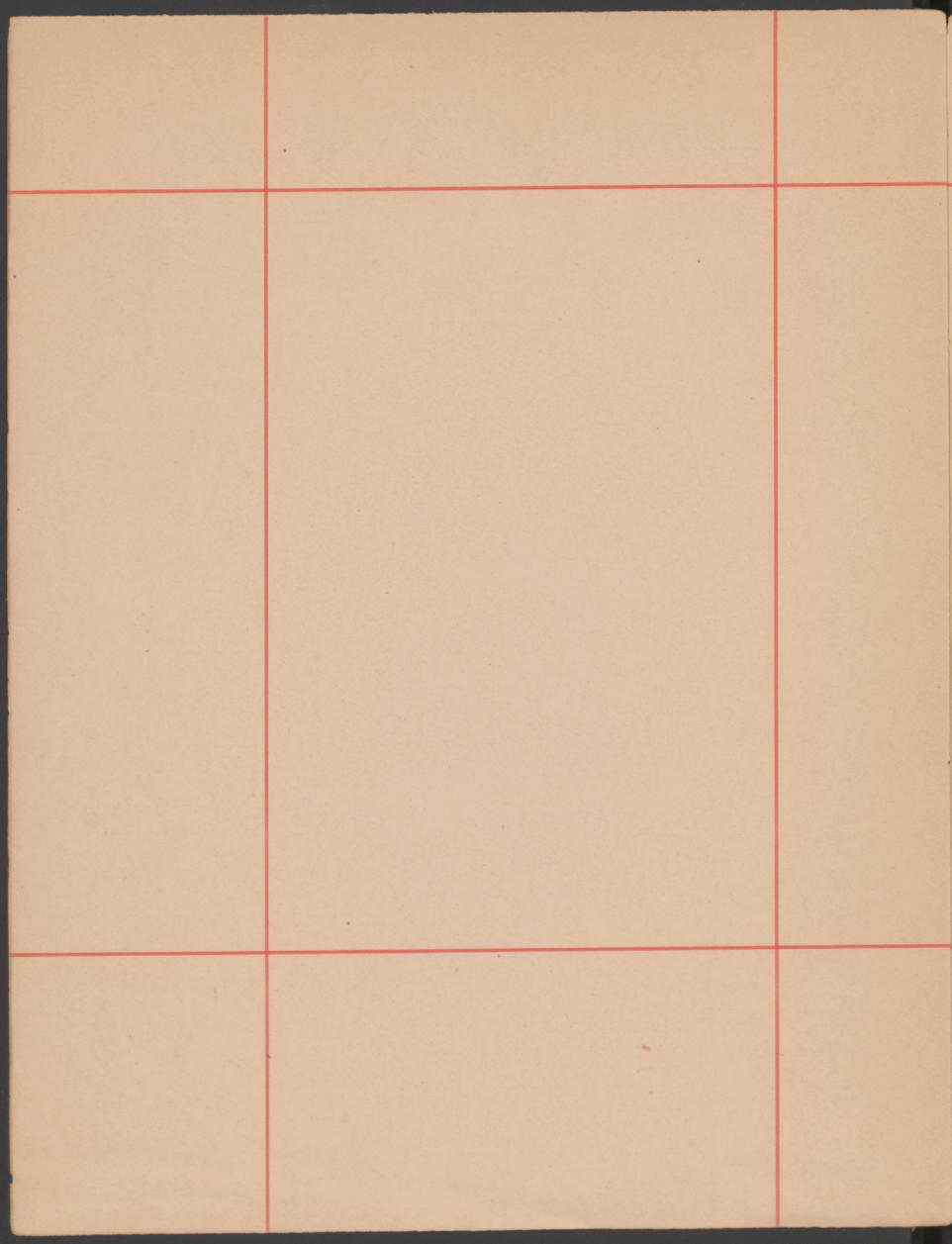
Un des plus illustres correspondants du « Félibrige latin », M. Ernest Monaci, à qui, entre autres œuvres chères aux romanistes du Midi de la France, on est redevable de l'édition héliotypique du mystère provençal de sainte Agnès et d'un travail sur Jaufre Rudel, sa légende et ses poésies, M. Monaci, dis je, a publié, en 1873, douze « Canti antichi portoghesi », extraits du manuscrit 4.803 de la Bibliothèque du Vatican et composés à l'époque (XIIIe-XIVe siècles) où une partie des poètes portugais s'ingéniait à imiter les troubadours.

Du diligent annaliste de la littérature des troubadours, M. Antonio Restori, on a goûté vivement les « Tre preghiere francesi de

secolo XV», éditées et offertes le 30 novembre 1892, au comte Francesco del Vasto d'Avalos et à M¹¹e Maria Celano.

En utilisant dans « les Deux Pôles » les inventions de la poésie chevaleresque de l'Italie, sur les arbres de la Lune et les maisons de fée, l'auteur a cru devoir faire profiter ses vers à « la Cloche de Quarante » de la plupart des traditions, légendaires ou prophétiques, qui ont cours en Orient sur l'avenir de notre nation.

« Lou Plourun de Venisa » est imité du comte de Platen.



## TABLE DES MATIÈRES

Françoise de Cézelly fut-elle de race gallo-romane ou de	
race germanique?	5
Lous Dous' Poles	15
L'Anel de Maridage	16
Lou Plourun de Venisa	17
Lou Cami roumieu	18
Lou Bos de Diana	19
Lou grand Counestable	20
A la Campana de Quaranta	21
La Cloche	25
Quelques livres de Fiançailles ou de Mariage du midi de la	
France, de la Catalogne et de l'Italie	27
Table des matières	21

MONTPELLIER, HAMELIN FRÈRES, IMPRIMEURS.

